

XYZ. La revue de la nouvelle

Ce froid auquel je résiste

Joseph Jean Rolland Dubé



Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, J. J. R. (1993). Ce froid auquel je résiste. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 46-51.

CE FROID AUQUEL JE RÉSISTE

JOSEPH JEAN ROLLAND DUBÉ

Chacun aurait pu essayer, seul, de remplir les heures grâce au sommeil. Ou bien on aurait pu se risquer — comme on l'avait fait bien des fois — à poser un pied dans le passé. Des images d'une richesse insondable nous auraient une fois de plus fascinés et précipités sur d'autres images à la vue aussi insoutenable, comme dans une galerie de miroirs flamboyants. Ayant cédé à ce vice de croire tout possible, chacun aurait pu se risquer à sombrer, à cause d'un mot quelconque du passé, qui aurait grossi, grossi et serait devenu lourd comme une pierre au cou.

Robert Antelme, *L'espèce humaine*

Cette enveloppe blanche m'obsède. Depuis que tu es partie, depuis plusieurs jours maintenant, je l'observe de près, à intervalles irréguliers. Même lorsque je la laisse à elle-même, seule, sur le dessus de ton piano, je l'épie, du coin de l'œil.

Une enveloppe cachetée.

Un simple bout de papier replié sur lui-même.

Territoire interdit, déclaration impétueuse.

Pendant que tu déposais l'enveloppe sur le piano, intrigante, presque résignée, tu transfigurais du tien mon visage, pour ensuite me dire :

Au cas où il arriverait quelque chose...

Cette déclaration m'étonna. Je t'interrogeai du regard. J'aurais voulu t'inonder de questions. Mais déjà, tu franchissais le pas de la porte.

Tu disparaissais.

Temporairement.

Seulement pour quelques jours.

La nature, complice exemplaire de l'existence, des préceptes moraux indispensables aux habitudes, ne fonde pas d'ordinaire sa rigueur sur le manque à gagner.

Douleur.

Déférence, la plus petite blessure: le calme.

Sans lui, sans ce calme, la réflexion, la question de l'amour aveugle aux recoins cruels, comme un besoin secret, instinctif, suit la mode avec docilité.

Peu après ton départ, je pris l'enveloppe dans mes mains, afin de l'examiner de plus près. À première vue, elle était on ne peut plus anodine.

De fabrication industrielle.

Un format standard, un papier texturé.

Bientôt, deux détails retinrent toutefois mon attention. Dans le coin supérieur gauche, je remarquai une marque de plume. Ce pouvait être, me dis-je initialement, la première lettre de ton prénom, tracée à la hâte. Si tel était le cas, le trait en était nerveux, malhabile. Il y avait aussi sur l'enveloppe une tache jaunâtre, ronde, d'environ trois centimètres de diamètre. Avec ces deux retouches volontaires ou involontaires, *corrompue par la différence*, l'enveloppe devenait unique.

Je la fis pivoter entre mes doigts à maintes reprises. Je l'effleurais avec grande douceur, puis la tâtais sans gêne. Elle était mince. Il n'y avait pas plus de deux feuilles de papier à l'intérieur.

Au cas où il arriverait quelque chose...

Ces paroles restaient gravées dans l'immédiat *de l'autour de moi*, m'égratignaient de leur obscur courage.

Car il s'agissait bien de courage. Tu me quittais, la tête droite, le menton relevé.

Tu laissais tout en arrière.

Tout.

Rien devant.

Hormis cette enveloppe et son contenu.

Pendant ce temps, plusieurs se hissaient hors de l'eau.

À la marée montante.

Pour ma part, j'ai patiemment guetté, à l'affût du moindre indice, sans jamais cependant pouvoir recueillir une seule preuve digne de ce nom.

Voici, sous forme de bribes, ce qu'il nous restera de ces premiers instants, de cette courte période: les premiers outils usinés montrant le bout de leur nez dans le sable; ces instants assez légers pour qu'il puisse être possible de les soulever et de les porter à jamais sur soi; les remorqueurs mélancoliques de la journée qui commence; un caniche taillé comme un jardin infesté de taxis; des jupes portefeuille qui se meuvent selon leur propre loi.

Je passais les journées à marcher le long du fleuve gelé. Le froid s'incrustait en moi comme les crocs du prédateur affamé en sa proie. Invariable, retranché, le bruit du mouvement des glaces m'estomaquait. Je constatais *avec lui* le fébrile émoi et la violence sans nom de ce qui doit être. De ce qui est. La témérité du destin fragile. Celle-là même que nous tentions de vaincre par nos recherches.

Éclairé par un soleil impassible, je lisais également des manuscrits non publiés datant de la même époque. Des œuvres mineures, bondées de détails sauvés *in extremis* de l'oubli sauvage par des plumes trop lourdes et des claviers malagauches.

Mais l'enveloppe, cette enveloppe blanche, me hantait sans relâche. Elle devenait une obsession : la représentation atterrante d'une dernière parcelle de toi.

En fait, elle n'avait aucune importance.

Je le réalisais très bien.

Je ne l'ouvrirais jamais.

Telle la poussière des plus grandes omissions, elle serait reléguée aux oubliettes du vent morose.

Car tu reviendrais.

Dans un jardin couvert de neige, nous regarderons passer dans le ciel des escadrilles de bombardiers ancestraux.

À la vitesse des triqueballes les plus performants.

À bas les arbres, à bas les mots.

Vétustes souvenirs.

Mais pas encore.

Pas tout de suite.

Par un après-midi glacial, après avoir mis du bois et les grands titres du journal du matin dans le foyer, je repris l'enveloppe blanche entre mes doigts. Dans l'instant, par pur réflexe, d'un geste impétueux, je la collai contre la fenêtre panoramique donnant sur le fleuve. Anticipation, dépendance, curiosité... Je ne me possédais plus. En transparence, à même les rayons du soleil, dans l'éclair d'un trop court moment, j'en vis l'intérieur.

Un malaise incontrôlable s'empara de moi.

Je laissai couler l'enveloppe sur le sol et m'effondrai à mon tour.

Je pleurais.

Sur un papier ligné, en moins d'une seconde, je n'avais pu lire que ces mots, à la fin d'une phrase : *qu'avec toi.*

Je ne retoucherais plus jamais à cette enveloppe.

Plus jamais.

Moi, au cœur fatigué de ce siècle en charpies, dans une ruelle de La Havane, j'explorais les avant-derniers bastions du socialisme

effondré. Trop occupée par le pensum du moment, je ne pouvais me douter de l'effet qu'avait produit sur toi cette enveloppe.

Oui, je délirai longtemps.

Qu'avec toi...

Ces mots s'entrechoquaient ici entre eux à la vitesse du chaos désarticulé de particules élémentaires se rencontrant pour la première et dernière fois dans un cyclotron de troisième génération.

Qu'avec toi la vente à tout prix; *qu'avec toi* les méthodes commerciales basement modernes. *Qu'avec toi* l'autre domaine où les sondeurs du subconscient ont décelé un facteur de crainte; *qu'avec toi* la contribution des fonctionnaires à l'établissement d'un équilibre restreint. *Qu'avec toi* les méga-producteurs de café instantané; *qu'avec toi* les gadgets et les accessoires jouant de la sorte leur rôle dans la grande valse de la mode. *Qu'avec toi* la manipulation génétique des cigares et des masses à des fins politiques; *qu'avec toi* les développements urbains changeant de caractère au fur et à mesure qu'envahissent par les boutiques pour touristes à jamais immunisés contre le rationnement du savon. *Qu'avec toi* les comptes rendus de l'orientation des agents de publicité par les savants; *qu'avec toi* l'oiseau rare allant au-devant des grandes désillusions de l'état actuel de la jungle.

Oublier le pourquoi, le comment.

S'absenter.

Cesser d'être visible.

Je ne pensais plus qu'à toi.

Se dissoudre.

Revenir.

Je ne pensais plus *qu'avec toi*.

Et je pleurais... Tu étais complètement folle. L'ivresse de toi me coulait des yeux. Après tous ces moments de délicieuse complicité, après toutes ces découvertes, tous ces efforts, toutes ces joies et toutes ces peines... Après toutes ces nuits passées à rivaliser avec les étoiles, tu me laissais un dernier message, *au cas où il*

arriverait quelque chose... Tu abandonnais derrière toi quelques lignes auxquelles je ne pourrais répondre que par le passé, que par ce froid pulvérisant auquel je devrais résister.

Et ce, quoi qu'il adviene.

Qu'avec toi l'orage, qu'avec toi le rêve.

Qu'avec toi...

Ces mots deviennent ici le centre de ma vie.

Jusqu'à ton retour.

Jusqu'au moment où je te demanderai de jeter l'enveloppe blanche sur les tisons ardents.

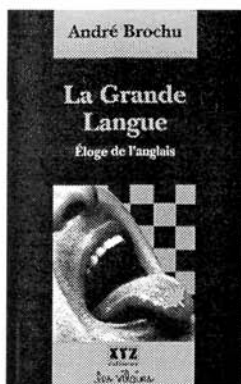
Afin qu'elle attise les flammes qui assécheront nos larmes*.

XYZ

* Cette nouvelle est extraite du cycle « Venir après ».

La Grande Langue

André Brochu



96 p., 12,95 \$

André Brochu propose ici un essai qui vire vite à la fiction. *La Grande Langue*, c'est bien sûr l'anglais. Et toute personne bien née qui veut accéder au statut d'Homme avec un grand H, celui qui « ne souffre pas la façon des autres hommes de son essentielle précarité », se doit de parler la Grande Langue.

La Grande Langue, c'est aussi une réponse un brin décapante à la loi 86 sur la langue d'affichage. Un texte où le narrateur pousse à l'extrême les paradoxes des Québécois, se réclamant plutôt du *Canusien*, cet hybride Canada-USA. En somme l'histoire d'une conversion.

XYZ
éditeur

les vilains

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél. : 514.525.21.70 Téléc. : 514.525.75.37